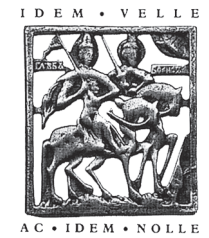


ROBERT PALMER

*Deep Blues*

DU DELTA DU MISSISSIPPI À CHICAGO,  
DES ÉTATS-UNIS AU RESTE DU MONDE :  
UNE HISTOIRE CULTURELLE ET MUSICALE DU BLUES

Traduit de l'anglais par  
OLIVIER BORRE & DARIO RUDY



ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2020

TITRE ORIGINAL

*Deep Blues*

*Ce livre est dédié à Harriett Tyson Palmer.*

Le présent ouvrage a paru pour la première fois en 1982, aux éditions Penguin Books USA Inc., à New York.

Photographie de couverture : Portrait supposé de Robert Johnson & Johnny Shines.

Copyright © 1982.

© Éditions Allia, Paris, 2020, pour la traduction française.

# Prologue

“ON ROULAIT PAS SUR L’OR,  
MAIS ON S’EN SORTAIT”

*En mai 1943, une élève de la ville de Clarksdale, dans le delta du Mississippi, écrivait dans son cahier de rédaction : “Depuis six semaines, les cours d’anglais de Miss Waddell en classe de sixième incluent une leçon sur la poésie. Pour améliorer notre compréhension, nous avons répondu à des questions et avons appris la signification de mots nouveaux et poétiques. Nous nous sommes aussi rendu compte qu’énormément de pensée pouvait se cacher dans quelques courts vers de poésie.”*

LES PÈRES de ces élèves avaient été, pour la plupart, appelés sous les drapeaux. Dans la chaleur de ce mois de mai radieux, les mères participaient quant à elles à la célébration de deux événements conjoints : la Semaine Nationale de la Poésie et la Semaine Nationale de la Musique. Le *Clarksdale Register* rapportait que “la poésie, la musique et les fleurs s’étaient unies pour offrir un programme des plus exquis”.

Mrs Stovall Lowrey, directrice de la section littérature du club, a discuté avec grande compétence des ballades et des chants populaires. Au cours de la séance de l’après-midi, la musique était d’autant plus à l’honneur que la Clarksdale Office Supply Company avait gracieusement prêté un phonographe et que la Division des Archives de la Bibliothèque du Congrès s’était chargée de fournir les disques. Un magnifique décor servait de toile de fond à ces chansons et ces poèmes aux paroles émouvantes : le foyer du club s’était paré de roses Talisman, d’iris mauves, de seringats et de narcisses. En guise d’ouverture à cette séance, Mrs C.E. Mount a lu un nouveau poème de Jan Strothers, intitulé “The American Way”. Dans son cours sur les ballades, Mrs Lowrey a présenté “The Lady of Carlisle”, une chanson aux origines anciennes,



désormais chantée dans les montagnes du Kentucky; elle l'a ensuite fait écouter sur le phonographe. Il en est allé de même pour les ballades de marins, les chansons de mineurs et les chants populaires anglais. L'hôtesse de cette journée a ensuite fait servir des glaces.

Alan Lomax et John Work, deux collectionneurs de chansons populaires travaillant pour la Bibliothèque du Congrès, étaient passés par Clarksdale à l'automne 1941. Ils étaient à la recherche de Robert Johnson, un chanteur et guitariste de blues ayant souvent joué dans la région, principalement dans ces immenses plantations de coton situées en dehors de la ville, qui employaient des milliers de Noirs – petits propriétaires ou journaliers – et sur lesquelles reposaient toute la richesse et la puissance du Delta. Work et Lomax savaient bien que les musiciens noirs qui vivaient et se produisaient dans le Delta avaient tendance à vagabonder de plantation en plantation et de ville en ville; les Blancs des environs ne connaissaient pratiquement rien des milieux dans lesquels évoluaient ces

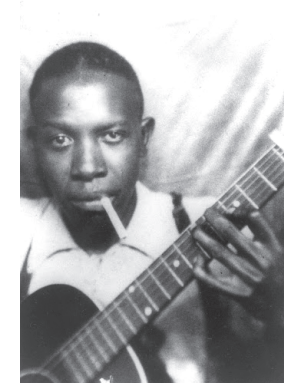


Alan Lomax.

bluesmen et ne voulaient pas en savoir davantage. C'est pourquoi les deux hommes ne prirent pas la peine de s'entretenir avec les membres du Club féminin de Clarksdale ou de rendre visite aux propriétaires des plantations dans leurs confortables et luxueuses villas. Ils décidèrent plutôt de poursuivre leur route jusque dans le comté de Coahoma et s'arrêtèrent à un carrefour où deux rubans d'asphalte se rejoignaient, sur cette terre sans relief du Delta, sous un ciel blanchi par le soleil.

À l'angle d'un carrefour, sur le perron ombragé d'une station-service ou d'une épicerie, on voyait souvent des Noirs assis sur des chaises ou des cageots: vêtus d'une salopette, coiffés d'un chapeau de paille informe, ils parlaient entre eux et riaient doucement. La plupart du temps, lorsqu'on les interrogeait sur Robert Johnson ou sur d'autres chanteurs de blues, ils éludaient la question en marmonnant quelques mots évasifs; si l'on insistait, ils prenaient la tangente par groupes de deux ou trois et s'éloignaient, maussades. Parfois, cependant, une personne fournissait quelque renseignement, et les deux hommes cherchaient à remonter la piste. Laisant l'asphalte derrière eux, ils empruntaient des routes de campagne poussiéreuses et pleines d'ornières, longeant des kilomètres de champs d'où rien ne dépassait, ces champs de coton dont les capsules vertes semblaient pleines à craquer. Encore quelques semaines et le coton ferait exploser cette capsule: les champs deviendraient alors d'un blanc aveuglant, de la même couleur que le ciel. Les devantures des boutiques seraient désertées, sauf à l'heure du déjeuner et après la tombée de la nuit, et les Noirs – hommes, femmes et enfants – traverseraient les champs en traînant de longs sacs en toile pour les remplir de coton... Laisant dans leur sillage un grand nuage de poussière rouge, Work et Lomax apercevaient déjà quelques Noirs occupés à désherber et à sarcler les champs en vue de la récolte. Ces personnes détenaient peut-être des informations sur Robert Johnson.

Ce que les deux collectionneurs ignoraient, c'est qu'on avait servi à Robert Johnson "une glace", c'est-à-dire un verre de whisky empoisonné. Parmi ceux qui voulaient bien en parler, personne



Robert Johnson.

n'était très clair sur les détails de l'incident. On murmurait de part et d'autre que Johnson avait été la victime malheureuse d'un puissant acte de sorcellerie, qu'il avait passé ses dernières heures à se traîner à quatre pattes et à aboyer comme un chien. La majorité des gens qui propageaient ces histoires ne savaient pas s'il fallait y accorder quelque crédit, et d'ailleurs ils ne s'en souciaient guère. Pour autant qu'ils aient vaguement connu Robert Johnson, celui-ci n'avait sans doute été pour eux qu'un vagabond, un de ces bons à rien qui ne restaient jamais bien longtemps au même endroit, incapables de travailler ne serait-ce qu'une journée entière – et qui essayaient régulièrement de séduire des femmes mariées. Après tout, il y avait d'autres musiciens aussi bons que Robert Johnson, et ils étaient suivis avec la même dévotion par ces gens qui passaient leur week-end à boire du whisky de contrebande, à jouer de l'argent, à se déhancher en dansant le *snake hips* et à chercher des relations d'un soir. Il se trouvait que l'un d'eux avait un style très similaire à celui de Robert Johnson : il vivait à la plantation Stovall, à cinq ou six kilomètres de Clarksdale, dans une cabane qui, le week-end, faisait également office de *juke house*, c'est-à-dire d'endroit où l'on prenait du bon temps. C'était aussi lui qui distillait le meilleur whisky de contrebande des environs. Parfois, il jouait de la guitare dans un petit *string band* du coin ; d'autres fois, il était accompagné par un seul musicien ; enfin, il lui arrivait aussi de se produire en solo. Il s'appelait McKinley Morganfield, mais tout le monde le connaissait sous le nom de Muddy Waters.

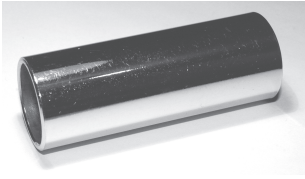
Muddy était un jeune homme vigoureux de vingt-six ans. Ses pommettes saillantes et ses paupières qui tombaient laissaient entrevoir un regard impassible : ces traits lui conféraient un air oriental et insondable. Par rapport au revenu moyen de ses pairs, Muddy s'en sortait extrêmement bien. Grâce à son tripot, il parvenait à dégager des profits qui, quoique modestes, étaient néanmoins garantis : cela représentait un complément appréciable aux 22,5 cents qu'il percevait à la plantation pour chaque heure passée à conduire un tracteur. Par ailleurs, certains contremaîtres blancs lui achetaient régulièrement du whisky, et il récupérait quelques

piécettes lorsqu'il se produisait à des fêtes chez eux. Ces contremaîtres habitaient souvent dans des constructions en bois à un étage, plus confortables que les cabanes dans lesquelles logeaient les métayers noirs, mais loin d'être aussi imposantes que la grande demeure appartenant au colonel William Howard Stovall.

Alan Lomax remonta l'étroit chemin de terre, s'arrêta, attendit que la poussière se dissipe, sortit du véhicule et se présenta. Muddy l'accueillit de la même manière qu'il accueillait n'importe quelle proposition d'affaires : il écouta beaucoup et parla peu, jugeant ce jeune Blanc du Sud avec ses histoires de Washington et de chansons populaires. Muddy était emballé par l'idée d'enregistrer, mais son enthousiasme retomba lorsque Lomax lui apprit que le disque était destiné à une bibliothèque et non aux juke-box et à la vente en boutique. Plusieurs amis de Muddy – Robert Nighthawk, Son House – avaient enregistré dans le Nord des 78 tours destinés à la vente. Ils n'avaient reçu aucun argent après le paiement des sessions initiales, mais le simple fait d'avoir leur disque dans un juke-box du coin, ou que celui-ci soit en vente en ville, leur avait assuré une réputation locale avantageuse. Lomax proposait seulement dix dollars par chanson, mais il promit d'envoyer une copie du disque si l'enregistrement s'avérait de qualité. Muddy ne disait mot mais, depuis qu'il était à peine adolescent, il avait toujours voulu faire un disque – depuis que, sur un vieux gramophone, il avait pour la première fois entendu Leroy Carr, Memphis Minnie, ainsi que le bluesman du Delta par excellence, Charley Patton. Aussi considéra-t-il avec intérêt le volumineux appareil d'enregistrement portable qui captait les ondes sonores et gravait immédiatement leur empreinte sur des disques en aluminium, sous la forme de sillons circulaires. Avant même que Lomax ait fini de préparer le matériel, Muddy Waters avait déjà sorti sa guitare à résonateur en acier et le *bottleneck* qu'il portait sur un doigt de la main gauche lorsqu'il jouait (il s'agissait en fait du col d'une bouteille en verre dont on avait lissé l'extrémité tranchante à la chaleur du feu).

Muddy Waters.





Bottleneck.

Après s’être amusé avec quelques airs à la guitare pour que Lomax règle le niveau sonore de l’enregistrement, Muddy se mit à jouer sérieusement. Il caressait les cordes graves avec son *bottleneck*, doucement, en les pinçant de l’autre main, de manière à produire des sonorités sombres et plaintives, et, sur un rythme lancinant, il entonnait une chanson composée de deux phrases qui étaient ensuite répétées, puis de deux autres phrases, répétées elles aussi, et ainsi de suite ; sa voix glissait avec facilité d’une note à l’autre de cette mélodie compliquée et comme scandée. C’était sa version personnelle d’une chanson que les musiciens chantaient et jouaient sur tout le territoire du delta du Mississippi (en réalité un assemblage de couplets hétéroclites accompagnés d’une partie de guitare). Son House l’avait enregistrée sous le titre “My Black Mama”, Robert Johnson sous celui de “Walkin’ Blues” ; Muddy, lui, avait appelé sa version “Country Blues”.

1. Il se fait tard, poupée, j’ai bien envie d’avoir une femme dans mon lit

Je me suis réveillé ce matin, ma chérie était partie

Il y en a qui disent que ce fichu blues, c’est rien de grave...

Mais moi, j’ai jamais rien ressenti de pire

Les ruisseaux rejoignent l’océan, l’océan la mer,

Si je ne retrouve pas ma chérie, je vais droit au cimetière

Les minutes semblent des heures, les heures des jours,

Je croyais que ma chérie arrêterait de me jouer ses vilains tours

S’il le faut, je pars dès ce matin, je grimpe sur le premier train, j’ai été malmené et je m’en fiche pas mal de crever

*It’s getting’ late on in the evenin’ child, I feel like, like blowin’ my horn  
I woke up this mornin’, found my, my little baby gone  
(bis)*

*Well now, some folks say the worried, woah, blues ain’t bad  
That’s the meanest old feelin’ I most ever had  
(bis)*

*Brooks run into the ocean, ocean run into the sea  
If I don’t find my baby, somebody sure gonna bury me  
(bis)*

*Minutes seem like hours, hours seem like days  
Seems like my baby would stop her lowdown evil ways  
(bis)*

*I’m leavin’ this mornin’ if I have to, to ride the blinds  
I’m feelin’ mistreated, and I don’t mind dyin’  
(bis)<sup>1</sup>*

Il aurait pu faire durer la chanson plus longtemps, en inventant de nouvelles paroles, en ajoutant des couplets de Son House ou

de Robert Johnson, ou en insérant certains de ces innombrables “couplets flottants” qui représentaient le bien commun de tous les chanteurs de blues. Mais autant s’arrêter au couplet qui parlait de s’en aller. D’ailleurs, Lomax lui avait signalé qu’une face du disque en aluminium était déjà remplie. Muddy posa sa guitare. Il faisait chaud en ce samedi après-midi et l’atmosphère était silencieuse. Stovall employait plusieurs centaines de Noirs, mais la majorité était partie à Clarksdale pour faire quelques courses ou se joindre à des Noirs des plantations voisines, et il n’y avait personne sur le chemin de terre tortueux qui passait devant la maison. Muddy resta assis à écouter le calme ambiant pendant quelques instants, puis il entendit les premières notes de guitare ricocher, avant que sa voix riche et puissante, tout à fait semblable à sa voix réelle, se mit de nouveau à entonner la chanson dans la machine de Lomax. La première pensée qui lui traversa l’esprit, c’était que son enregistrement était aussi bon que les disques de n’importe quel autre bluesman. “J’en suis capable, se dit-il. J’en suis capable.” Au fond de lui, il l’avait toujours su. Il avait toujours détesté travailler dans les champs ; il avait toujours pensé qu’il pouvait s’en sortir bien mieux en étant musicien. Peut-être le choix du deuxième blues qu’il chanta à Lomax faisait écho à cette pensée.

*If I’m feelin’ tomorrow  
Like I feel today  
I’m gonna pack my suitcase  
And make my getaway  
’Cause I’m troubled  
I’m all worried in mind  
And I never been satisfied  
And I just can’t keep from cryin’<sup>1</sup>*

1. Si demain je suis  
Dans le même état qu’aujourd’hui  
Je vais faire ma valise  
Et me tirer d’ici  
Parce que je suis tourmenté  
J’ai pas l’esprit en paix  
Et j’ai jamais été satisfait  
Et je peux pas m’empêcher de pleurer

Lomax lui demanda : “Quel titre voulez-vous donner à ce morceau ?” Muddy répondit : “I Be’s Troubled.” Et dans les mois qui suivirent, il eut en effet l’esprit bien tourmenté. Après avoir entendu, en ce samedi après-midi, lui revenir en écho son chant

assuré et son jeu de guitare tranchant comme une lame de rasoir, il lui devint impossible de mener une vie rangée. Pourtant, il lui fallait conduire son tracteur, continuer à jouer sa musique à des gens venus pour boire et danser, qui lui lançaient des “Allez, putain, mec, joue-nous un truc!”, continuer à distiller son whisky et à organiser ses jeux d’argent. Or, ce fut lui qui se mit à boire et à jouer davantage – et il s’emportait plus souvent. Un jour, subitement, il prit un train pour Saint-Louis, emmenant avec lui une jeune femme d’un village voisin et laissant son épouse à Stovall.

Le seul contact que Muddy avait eu avec la vie citadine se limitait à de brefs séjours à Memphis. Mis à part Coahoma et certains endroits des comtés avoisinants, c’est à peine s’il connaissait la campagne du Delta. Il aurait bien aimé se plaire à Saint-Louis, mais il trouvait étrange que personne ne s’arrêtât dans la rue pour discuter – sans compter que les citadins le traitaient un peu comme un péquenaud. Peu de temps après, il était déjà de retour à Stovall. Il ordonna à sa femme de déménager, invita sa nouvelle compagne à s’installer avec lui et s’en retourna à son tracteur, à son alcool de contrebande, à ses jeux de cartes, de dés et de loterie – et à son blues. Lomax finit par lui envoyer deux exemplaires du disque, avec “Country Blues” sur une face et “I Be’s Troubled” sur l’autre. Avec fierté, Muddy en plaça un dans le juke-box de son tripot. En juillet et août 1942, Lomax revint, et cette fois-ci il enregistra beaucoup plus de chansons : Muddy en solo, Muddy accompagné par un second guitariste – Charles Berry mais aussi un musicien plus âgé nommé Son Sims – ou encore Muddy avec le petit *string band* de Sims.

À cette époque, Muddy n’était pas du tout satisfait de son existence. Il serait volontiers parti ailleurs, n’importe où, mais sa grand-mère, qui l’avait amené avec elle du sud du Delta jusqu’à Stovall alors qu’il n’était qu’un nourrisson, avait besoin de lui ; de plus, Chicago, la ville où se dirigeaient la plupart des Noirs désirant quitter le Delta, semblait aussi glaciale et étrangère que le pôle Nord. Tout de même, pensa-t-il alors, Chicago, ce n’est peut-être pas si mal. Les conditions à la plantation Stovall semblaient

se détériorer : le colonel avait rejoint l’armée, et même si le contre-maître, Mr Fulton, achetait à Muddy son whisky et l’embauchait pour jouer de temps à autre, c’était un homme dont l’attitude distante et légèrement condescendante était peu appréciée par l’ensemble des métayers.

Peu à peu, Muddy commença à s’indigner d’une discrimination qui lui semblait spécifiquement dirigée contre lui. Par exemple, pour conduire les tracteurs, les meilleurs travailleurs de la plantation recevaient 27,5 cents de l’heure quand Muddy n’en recevait que 22,5 cents. C’est pourquoi, un lundi matin de mai 1943, pendant que les élèves du collège blanc de Clarksdale étudiaient la poésie et que leurs mères préparaient le programme de la Semaine Nationale de la Musique, Muddy Waters se rendit dans le bureau du contre-maître et demanda – respectueusement, estima-t-il – à être augmenté à 25 cents de l’heure. Mr Fulton parcourait la pièce de long en large dans ses hautes bottes : il fulminait et poussait des jurons. Muddy restait là sans mot dire, son chapeau à la main. Mais intérieurement, une voix lui parlait. Elle lui disait : “Va à Chicago.”

Plus il y pensait, plus il sentait que cette impulsion était la bonne. Il alla rendre visite à sa grand-mère, qui habitait toujours la même cabane où il avait grandi, située à l’écart de la plantation Stovall, à plusieurs kilomètres de celles où vivaient la plupart des autres travailleurs. “Eh bien, déclara-t-elle, si tu penses que tu vas avoir des ennuis, alors tu ferais mieux de partir. J’arriverai bien à m’en sortir.” Il termina sa journée du lundi et travailla encore le mardi, le mercredi et le jeudi. Le jeudi soir, il se mit à pleuvoir à verse, et les plaines fertiles se changèrent en un océan de boue. Mais à l’aube, les terres séchaient déjà sous les rayons du soleil. Muddy fit parvenir un message à Mr Fulton pour l’informer qu’il était malade ; il enfila son unique costume, mit quelques affaires dans une valise, alla dire au revoir à sa grand-mère, déclara à sa compagne qu’il enverrait quelqu’un la chercher et monta à bord de l’Illinois Central qui partait de la gare de Clarksdale à quatre heures de l’après-midi.



UN PEU plus d'un an plus tard, à l'été 1944, le magazine *Time* estimait que, depuis le début de la décennie, 50 000 Noirs avaient migré du Mississippi vers le nord. Cet exode avait commencé à l'époque de la Première Guerre mondiale – et connu quelques interruptions au plus fort de la Grande Dépression – mais la population du Delta était encore majoritairement noire. Dans le comté de Coahoma, où étaient situées Clarksdale et la plantation Stovall, on comptait trois Noirs pour un Blanc; juste au nord, dans le comté de Tunica, le rapport était de sept Noirs pour un Blanc. Les chiffres pour l'ensemble du Delta étaient d'environ 293 000 Noirs pour 98 000 Blancs.

En réalité, le “Delta” n'est pas vraiment le delta du Mississippi, lequel se trouve à plusieurs centaines de kilomètres au sud, à l'embouchure du fleuve. Il s'agit en fait d'une plaine sans relief, particulièrement fertile, qui a la forme d'une feuille et s'étend sur une distance d'environ trois cents kilomètres du sud de Memphis jusqu'à Vicksburg. La région est bordée à l'ouest par le fleuve et à l'est par les collines du centre, soit une distance maximale de cent-quarante kilomètres. Les premiers colons du Delta avaient surtout été des exploitants agricoles et des descendants d'exploitants du sud-est des États-Unis. Vers 1820, lorsque le traité de Doak's Stand permit aux colons de s'installer sur certaines terres choctaw, et encore plus après 1830, lorsque les Choctaw eurent cédé aux États-Unis le reste de leurs terres situées à l'est, ces pionniers relativement fortunés, accompagnés de leur famille et de leurs esclaves, commencèrent à s'établir dans cette région principalement composée de forêts et de marécages. Ils achetaient d'immenses étendues de terrain qu'ils faisaient ensuite défricher puis drainer par les esclaves; dans la majorité des cas, on pouvait commencer à semer au bout d'un an ou deux. Le sol alluvial, une terre noire qui s'étendait sur toute la plaine du Delta en des dépôts profonds et fertiles, était idéal pour la culture du coton.

La plantation que dirigeait William Howard Stovall durant l'enfance de Muddy appartenait à la branche féminine de la famille depuis le début des années 1840. D'autres colons venus très tôt

s'installer dans la région avaient perdu leur plantation au cours de la guerre de Sécession, ou peu après: à cette époque, plus d'une plantation du Delta changea de propriétaire à la suite d'une partie de poker. Cependant, dans les années qui suivirent la guerre, les propriétaires, issus d'une famille bien établie ou d'origine plus modeste, furent tous confrontés à la même situation: quand bien même une famille possédait un terrain d'une très grande superficie, il lui était impossible de s'en occuper seule. Il fallait de la main-d'œuvre. L'économie du Sud était tellement délabrée que bien des familles ne pouvaient plus se permettre d'acheter des graines et de l'équipement agricole, et encore moins de payer un salaire à des ouvriers. Dans le même temps, la plupart des Noirs qui avaient vécu enchaînés à la terre avant la guerre de Sécession n'avaient pas quitté la région: ils vivaient encore dans les vieilles baraques d'esclaves ou dans des cabanes qu'ils avaient eux-mêmes construites, essayant de produire suffisamment de nourriture pour ne pas mourir de faim, et de subsister tant bien que mal.

Un marché fut conclu. Les propriétaires blancs, en hypothéquant leur propriété ou en empruntant où ils pouvaient, réussirent à rassembler suffisamment d'argent pour fournir aux Noirs qui acceptaient de rester travailler sur place des graines, des outils, des provisions, ainsi qu'un hébergement rudimentaire. En retour, les Noirs plantaient et récoltaient. Dans les plantations les plus grandes, ils étaient sous la supervision d'une poignée de contre-maîtres blancs salariés; dans les plus petites, c'était le propriétaire lui-même qui s'en chargeait. Il revenait chaque année aux propriétaires des plantations de vendre la récolte, de répartir les profits en calculant la juste part due à chaque famille noire, de déduire la valeur marchande de la nourriture, de l'habillement, et des autres produits qui avaient été fournis à cette famille, et de lui payer la différence en argent comptant. En théorie, c'était un système plutôt juste; en pratique, les Noirs se retrouvaient terriblement lésés dans l'affaire. En effet, le prix du coton sur le marché fluctuait énormément. À la fin d'une bonne année, une famille noire de plusieurs personnes, si elle travaillait dur, pouvait espérer se faire

un peu d'argent, suffisamment peut-être pour acheter de nouveaux vêtements, voire une automobile. À la fin d'une mauvaise année – et elles l'étaient toutes, d'une manière ou d'une autre –, les Noirs finissaient endettés. Leurs dettes étaient dûment inscrites dans les registres que les propriétaires conservaient pour chaque famille noire, puis étaient reportées sur l'année suivante. Les familles qui restaient sur une même plantation pendant plusieurs années découvraient qu'elles s'endettaient toujours plus, quelles que soient la somme et la qualité de leur travail.

Ainsi fonctionnait le *sharecropping*. Ce système de métayage, fondé sur l'interdépendance et apparu juste après la guerre de Sécession, se transforma bien vite en une sorte de féodalisme des temps modernes. Les plantations les plus grandes imprimaient leurs propres billets et frappaient leur propre monnaie, et, plutôt que de payer leurs ouvriers agricoles en argent comptant, on leur octroyait ces devises en guise d'avance sur la récolte de l'année suivante. Dans les boutiques des plantations – où les produits usuels atteignaient parfois des prix exorbitants –, cet argent était tout aussi valable que la monnaie officielle. En général, il était également accepté en tant que devise légale dans la ville la plus proche, mais ne valait plus grand-chose dès qu'on se rendait dans un comté voisin ou dans une grande ville, si bien qu'il était difficile pour les Noirs de quitter la plantation. Ce n'était pas là le seul abus. Parfois, les propriétaires flouaient les métayers lorsqu'ils faisaient le total de la récolte de coton, ou bien leur annonçaient un prix du coton bien inférieur à sa valeur marchande réelle. Au bout de quelque temps, un système officieux se développa pour contrebalancer cette situation. Lorsque les Noirs croulaient sous les dettes ou estimaient avoir été traités injustement, ils faisaient leur valise en plein milieu de la nuit et s'en allaient; souvent, les propriétaires particulièrement abusifs ou dont les intendants étaient cruels se retrouvaient alors à court de main-d'œuvre au moment de la récolte.

Au temps de la guerre de Sécession, une grande partie des territoires du Delta était encore boisée et inexploitée, et ce ne fut qu'après les années les plus difficiles de la Reconstruction que



Sharecroppers en 1941.

cette région attira à nouveau des capitaux conséquents. Au cours des premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle, on défrichait encore les terres du Delta et, comme la population noire ne suffisait pas pour à la fois accomplir les tâches de défrichage et assurer la récolte annuelle du coton, les migrants saisonniers étaient les bienvenus; ceux d'entre eux qui choisissaient de rester trouvaient du travail en abondance. Au tournant du siècle, les Noirs qui migraient vers le Delta étaient originaires des collines, des plaines, et des petites fermes situées au Sud et à l'Est. Ce n'était pas seulement la promesse d'un emploi qui les attirait, c'était aussi la flexibilité assurée par un marché du travail en pleine expansion; si les conditions de travail étaient mauvaises dans une plantation, on pouvait toujours en rejoindre une autre non loin de là.

Le système du *sharecropping* ne laissait pas vraiment de place pour les petits propriétaires ou les populations de Blancs pauvres<sup>1</sup> qui louaient leur exploitation. Le bastion de ces Blancs pauvres du nord du Mississippi, c'était la région des collines à l'est de

1. Dans la société américaine, l'expression *Poor whites* désigne un groupe socioculturel du Sud des États-Unis et des Appalaches, constitué de Blancs pauvres ne possédant pas de terres. (Sauf mention contraire, toutes les notes sont des traducteurs.)

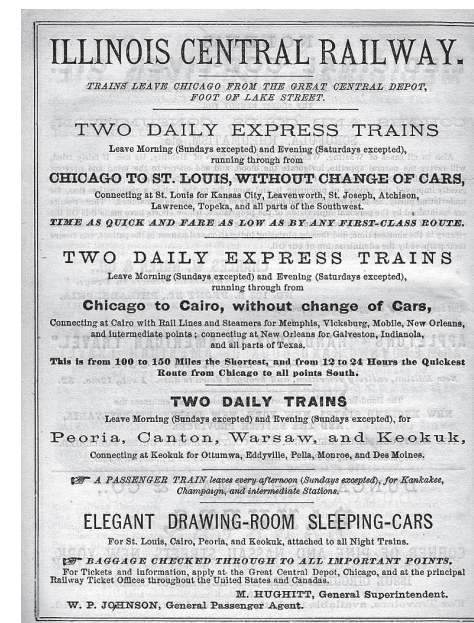
Choctaw Ridge, qui marque de façon abrupte la fin du Delta sur la plus grande partie de sa limite orientale. Dans les villes du Delta, il y avait certes quelques secteurs où l'on employait ces *hillbillies*, les habitants des collines – dans la police, peut-être, voire dans certaines boutiques (même si bon nombre de commerces étaient gérés par des immigrants italiens, chinois ou juifs). Mais dans les grandes plantations, on refusait catégoriquement d'employer ces Blancs, sauf si un poste de contremaître se libérait. Les propriétaires estimaient que les Noirs étaient plus forts, en meilleure santé et plus dociles, et les Noirs apprirent à voir dans ces “*white trash*” leurs ennemis naturels. Si un Noir était de nature colérique et rebelle, il était susceptible, en ville, de s'en prendre aux policiers *white trash*. Souvent, lorsque ces Blancs perpétraient des attaques nocturnes ou des lynchages, les propriétaires s'interposaient pour protéger “leurs” Noirs.

Le *sharecropping* est certes né d'une dépendance mutuelle, mais il n'a pu survivre qu'en tablant sur une méfiance réciproque. Les Noirs portaient du principe que les propriétaires terriens étaient par essence des exploités jouant un double jeu, mais ils les préféraient encore aux *hillbillies* et à leur racisme virulent. De leur côté, les propriétaires avaient tendance à considérer les Noirs comme une race de menteurs et de fainéants, mais ils se méfiaient tout autant des populations de Blancs pauvres dont le nombre ne cessait de croître au début du xx<sup>e</sup> siècle dans les villes du Delta. Contrairement aux Noirs, que l'on avait dans les faits privés du droit de vote par le biais d'un mode de suffrage censitaire ou de tests d'alphabétisation (voire les deux), ces Blancs pouvaient voter et représentaient par là même une menace pour l'hégémonie politique des propriétaires terriens. Ces Blancs pauvres constataient avec raison que l'alliance entre les propriétaires et les Noirs se faisait à leur détriment – mais cela ne les empêchait pas d'être méfiants entre eux : la concurrence était rude pour se faire une place dans cet environnement hostile. La situation du Delta du Mississippi avait beau être potentiellement explosive, les forces s'équilibraient : le système fonctionnait. Il ne pouvait toutefois pas

s'étendre à la région des collines, car là-bas, les fermes étaient plus petites. On y trouvait moins de gros propriétaires terriens, et moins de Noirs. Mais ce système pouvait s'appliquer autre part. Il s'étendit ainsi dans les comtés de l'Arkansas qui étaient assez proches du Delta pour partager ses caractéristiques : des plaines fertiles, de vastes plantations, et des populations en majorité noires.

Le Delta représentait déjà avant le xx<sup>e</sup> siècle un carrefour pour les Noirs. Certains, originaires du Sud et de l'Est, venaient s'établir dans cette région, alors que beaucoup la quittaient pour migrer vers le nord – un mouvement qui s'accéléra radicalement pendant et après la Première Guerre mondiale. La plupart de ceux qui s'en allaient empruntaient l'Illinois Central Railroad, qui passait par le Delta et reliait La Nouvelle-Orléans à Chicago en seulement vingt-quatre heures. Le trajet coûtait 16,95 \$ au départ de La Nouvelle-Orléans, 11,10 \$ au départ de Memphis. À Chicago se trouvait le siège du *Defender*, un journal noir sans concession, très lu au sein de la communauté. Celui-ci exhortait les travailleurs agricoles à échapper à la servitude économique en s'exilant dans le Nord. Le travail ne manquait pas à Chicago, surtout pendant la Première et la Seconde Guerre mondiale et au cours des périodes prospères qui suivirent. Là-bas, on préférait embaucher les Noirs du Sud plutôt que les Noirs nés dans le Nord, car, une fois de plus, ils étaient perçus comme plus robustes, en meilleure santé et plus malléables.

Évidemment, il s'agissait ici des métiers les plus pénibles, les plus sales, ceux dont même les immigrants d'Europe de l'Est ne voulaient pas, mais ils permettaient de gagner suffisamment pour se nourrir et se loger dans un appartement des quartiers noirs du sud de la ville. Un travailleur n'avait plus besoin d'attendre chaque année la fin de la récolte du coton pour savoir combien



Publicité pour l'Illinois Central Railway, en 1870.